

LA CITÉ ROYALE DE LOCHES

VEUE DV CHASTEAV DE LOCHES.
du coste de l'entrée
1699.



Sommaire

Présentation

- Fiche 1. La cité royale - descriptif et historique
- Fiche 2. L'évolution du système défensif du XI^e au XV^e siècle
- Fiche 3. Les prisons du donjon
- Fiche 4. Les graffiti historiques
- Fiche 5. Le jardin au Moyen-Âge
- Fiche 6. Le tuffeau de Touraine
- Fiche 7. Agnès Sorel : une femme au parcours exceptionnel
- Fiche 8. Charles VII et la guerre de Cent Ans
- Fiche 9. Le chevalier et son armure
- Fiche 10. Le retable du Liget et la peinture au XV^e siècle
- Fiche 11. La musique à la Renaissance

Informations

La cité royale propose différentes activités pédagogiques à l'attention des publics scolaires. En fonction des niveaux et du programme de la classe, les sujets peuvent être abordés en ateliers ou visites thématiques :

• Ateliers pédagogiques :

- La maquette
- Le jardin des maternelles
- L'herbier
- Jeu tactile et observation des graffiti
- Grave ton graffito
- La vie quotidienne au Moyen-Âge
- La chevalerie
- La musique au début de la Renaissance

• Visite guidée générale de la cité royale (donjon et logis royal)

• Visites thématiques :

- L'architecture militaire
- Le jardin d'inspiration médiévale
- Un logis royal à l'aube de la Renaissance
- À l'assaut du donjon, à l'ombre des prisons

Horaires d'ouverture

1^{er} avril au 30 septembre : 9 h 00 – 19 h 00
1^{er} octobre au 31 mars : 9 h 30 – 17 h 00

Divers :

- Possibilité de pique-niquer en plein air au parc Baschet ou dans le jardin du logis royal.
- Accès à pied depuis le parking place des anciens d'AFN jusqu'à la cité : dix minutes environ.
- Attention à bien respecter les horaires en cas de visite guidée.

Contact

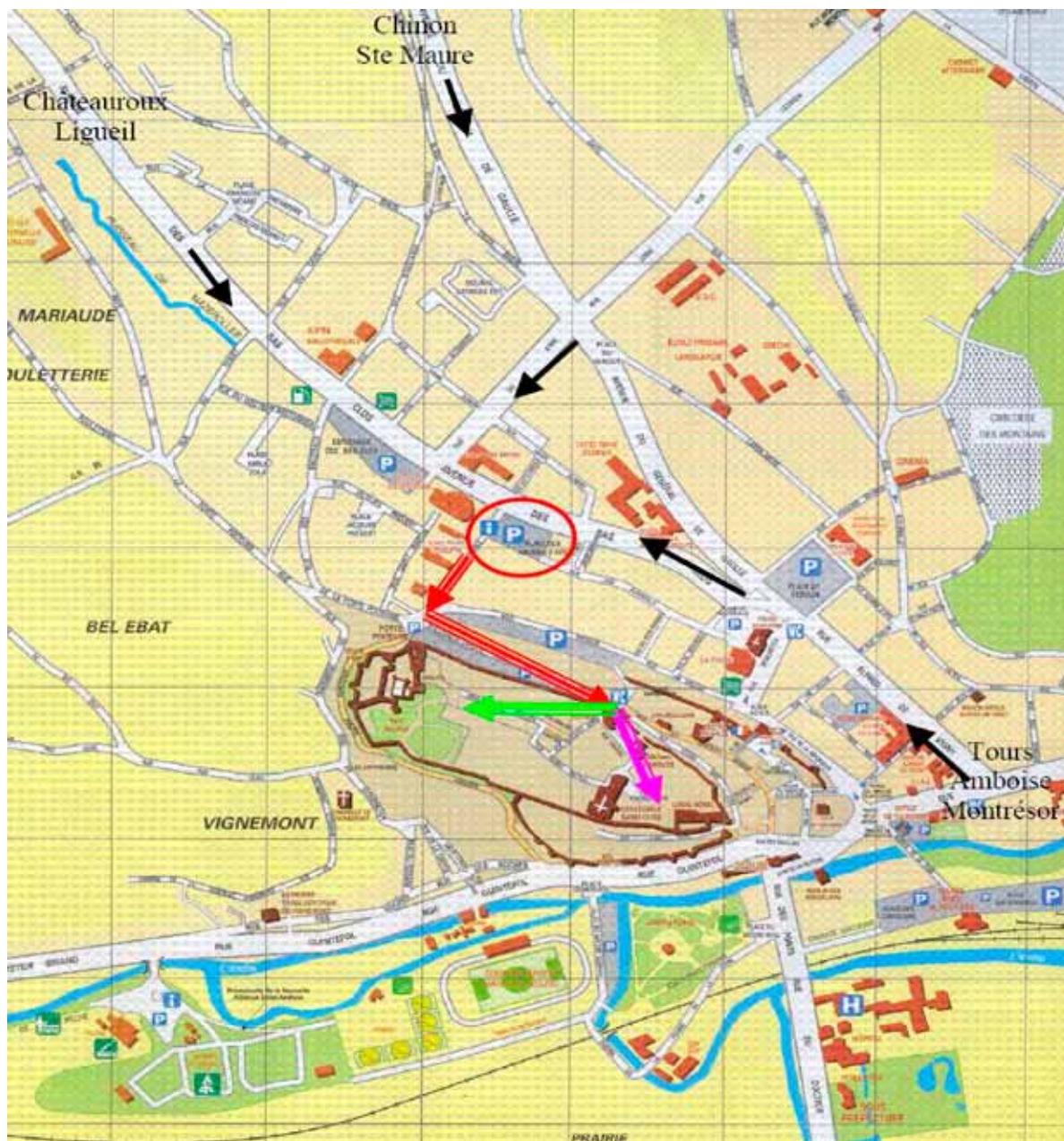
Cité royale de Loches - 5, place Charles VII - 37600 Loches
Tel : 02 47 59 01 32 - 02 47 59 07 86
Fax : 02 47 59 17 45 - 02 47 59 01 36
Courriel : chateauloches @cg37.fr
Site internet: www.chateau-loches.fr



CITÉ
ROYALE DE
LOCHES

Cité royale de Loches

Plan d'accès depuis le parking des autocars



Parcours des autocars vers le parking de la cité royale

1. Stationnement des autocars place des anciens d'AFN près de l'espace Agnès Sorel.
2. Itinéraire : **place des anciens d'AFN/porte royale** : rue Lemesle, rue Louis-Delaporte, mail de la poterie, porte royale.
3. Itinéraire : **porte royale/logis royal** : rue Lansyer, place Charles VII, logis royal.
4. Itinéraire : **porte royale/donjon** : rue Foulques Nerra, rue Edmond-Gautier, mail du donjon, donjon.

1. La cité royale de Loches



Descriptif

La cité royale de Loches est construite sur un périmètre de cinquante cinq mille mètres carrés. Elle est entourée d'un rempart, la courtine Plantagenêt, de près de mille cinq cent mètres de long. À l'intérieur de la cité, le Conseil général d'Indre-et-Loire possède au sud le donjon et au nord le logis royal. Le donjon comprend une tour maîtresse, des tours annexes (tours en amande, tour Louis XI, martelet) des systèmes de fortification (barbacane, chemise) et un logis dit *du gouverneur*. À l'autre extrémité de la cité, le logis royal est composé d'une tour de guet à laquelle est accolée la principale bâtisse construite sur deux niveaux. Un logis du fou, niché à l'aplomb du rempart, complète cet inventaire patrimonial. Près du logis royal, la collégiale Saint Ours appartient à la ville de Loches.

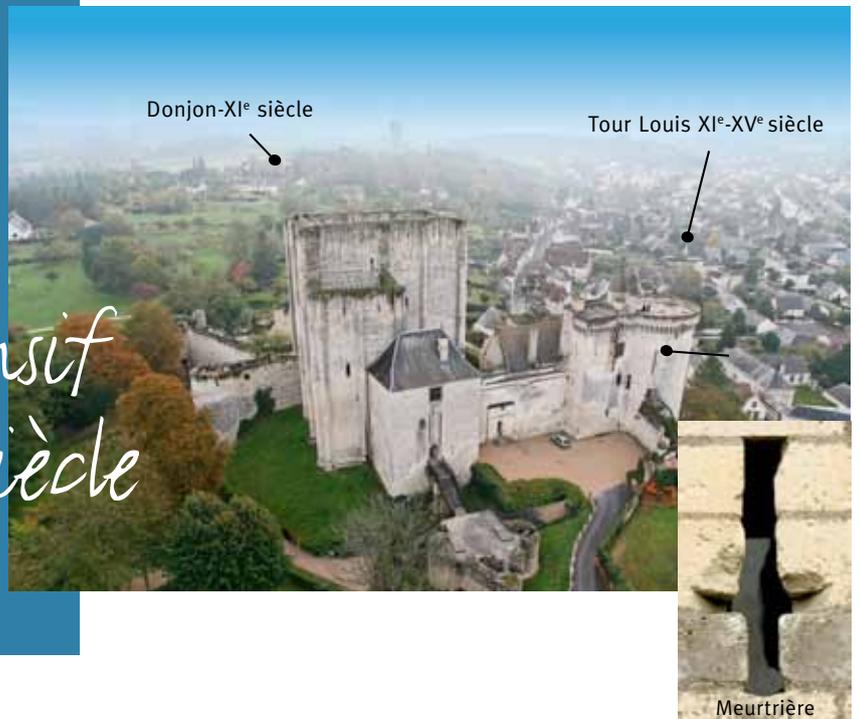
Historique

Foulques Nerra est le maître d'ouvrage de la partie la plus ancienne de la cité royale, le donjon, construit entre 1013 et 1035. Cette tour est utilisée comme résidence pour le seigneur lorsqu'il est de passage dans la région. C'est en ce lieu qu'il reçoit ses hôtes, qu'il festoie ou qu'il rend la justice. En cas de conflits, cette imposante bâtisse de trente-six mètres de haut sert de refuge et assure une bonne sécurité. Au cours des siècles pour assurer une meilleure protection, sont construits un premier rempart, la chemise, puis un second, la courtine Plantagenêt ainsi que des tours en forme d'amande. On creuse des fossés. Avec l'apparition de

l'artillerie au XV^e siècle Charles VII fait édifier une tour qui portera le nom de son fils Louis XI. Cette tour circulaire est équipée d'une terrasse à feu et de mâchicoulis. Mais, dès la fin de sa construction, la guerre de Cent Ans se termine (en 1453). Louis XI décide alors d'utiliser les lieux comme prison. Prison d'État jusqu'au début du XIX^e siècle, elle devient départementale et le restera jusqu'en 1926. Parallèlement depuis 1907 le monument est ouvert au public.

Au logis royal, construit aux XIV^e siècle et XV^e siècle se déroulent divers événements qui marqueront l'histoire de France notamment l'entrevue entre Charles VII et Jeanne d'Arc en mai 1429. Quelques années plus tard se déroule l'idylle entre ce même roi et Agnès Sorel première maîtresse officielle d'un roi de France. À la fin du XV^e siècle, Anne de Bretagne - mariée successivement à deux rois de France, Charles VIII et Louis XII - fait construire à l'extrémité du logis un magnifique oratoire qui porte aujourd'hui son nom. Indépendamment de ces faits marquants, c'est principalement en raison de la proximité de la forêt giboyeuse que les rois de France et leur cour séjournent à Loches, en général pour des périodes très courtes. Au début du XIX^e siècle une partie du logis royal est utilisée comme tribunal et comme sous-préfecture jusqu'en 1926. Il est ouvert au public depuis 1948.

11. L'évolution du système défensif du XI^e au XV^e siècle



De la défense passive...

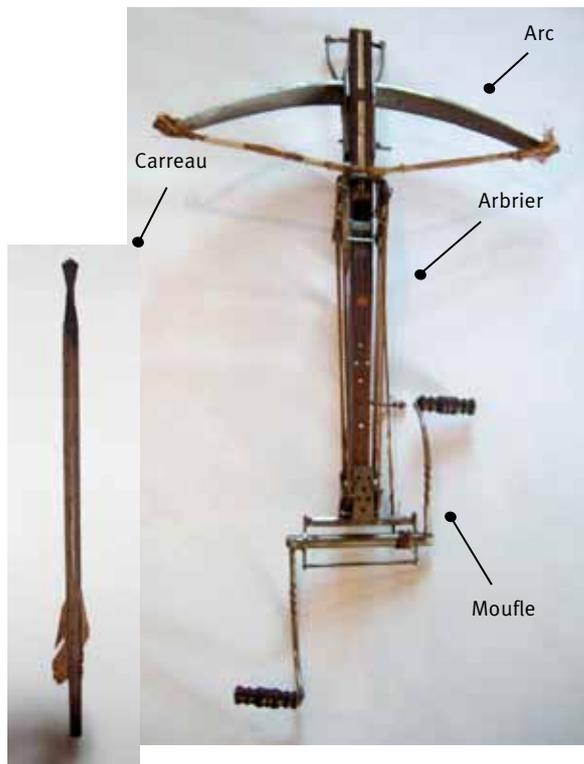
La principale mission du château fort en l'an mil n'est pas de se défendre mais simplement de se protéger. Les tours sont carrées et sans archères, les murs sont droits et pleins. Leur épaisseur peut atteindre plusieurs mètres. Pour pénétrer à l'intérieur d'une forteresse, l'ennemi pratique le travail de sape qui consiste à creuser un tunnel pour passer sous les fondations. Les défenseurs, ne disposant que de trop rares ouvertures pour tirer sur les assaillants, se massent de préférence en haut de l'édifice sur le balcon de bois accroché au troisième étage. Il permet, grâce à des trappes, de déverser sur l'ennemi toutes sortes de projectiles mais non de l'huile bouillante comme on le croit souvent, trop chère et très difficile d'utilisation.

Progressivement, vers la fin du XII^e siècle, on cherche à garder l'assaillant à distance. Les meurtrières apparaissent et se développent sur les remparts et dans les tours. Ces dernières innoveront également par leurs formes très diversifiées : rondes (tour Philippe Auguste), en forme de bec (tours en amande) ou ovales. Les défenses sont échelonnées : plus on s'approche du donjon, plus les remparts s'élèvent afin de dominer le rempart précédent.

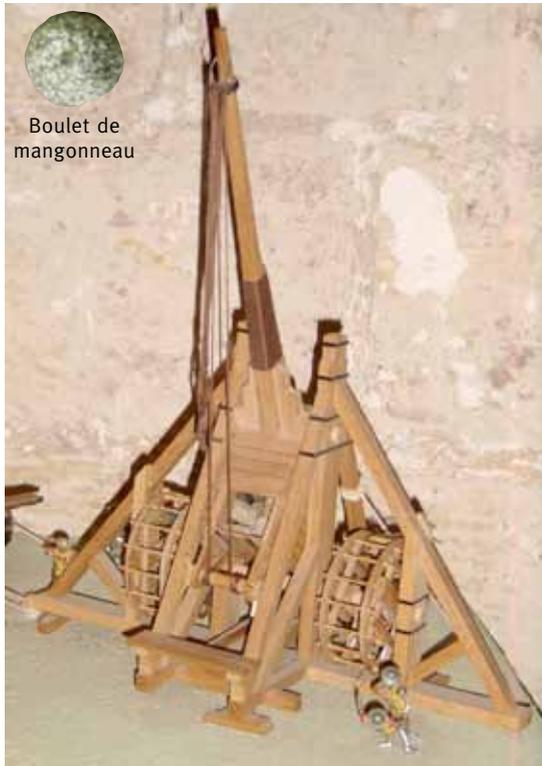
L'arbalète

C'est une arme redoutable tant par la justesse de son tir que par sa puissance de projection. L'arbalète peut tuer un homme, même protégé par une cote de mailles, à plus de deux cents pas. Dès 1139, cette arme de jet est interdite par le Concile de Latran mais est toutefois utilisée par les troupes à pied de Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste, ce dernier créant des compagnies d'arbalétriers.

Cette arme est composée d'un arc de corne ou de métal, d'une corde en nerf de bœuf et d'une pièce de bois (l'arbrier) en partie centrale permettant de recevoir le carreau (flèche courte à pointe pyramidale). L'arc est bandé manuellement ou à l'aide d'un mécanisme, la moufle, système de manivelle donnant une grande force de tension. Un bon arbalétrier ne peut guère envoyer que deux carreaux par minute (contre douze flèches pour un archer). Cette lenteur d'utilisation est souvent l'objet de critiques mais l'arbalète n'est abandonnée comme arme de guerre que sous le règne de François I^{er}.



Au début du XIII^e siècle, de nouvelles techniques testées pendant les croisades obligent les forteresses à se perfectionner. C'est l'époque des gigantesques machines de guerre. C'est aussi celle des sièges, des blocus qui peuvent s'étaler sur plusieurs mois, voire plusieurs années.



Le mangonneau

Son fonctionnement est identique à celui des machines à balancier et à contrepoids. Un long morceau de bois, appelé verge ou mât, pivote le plus rapidement possible sur un axe. À l'extrémité de la verge est accrochée une fronde emplie d'un gros boulet en pierre. Lorsque le mât termine sa rotation, il libère le projectile contre la cible.

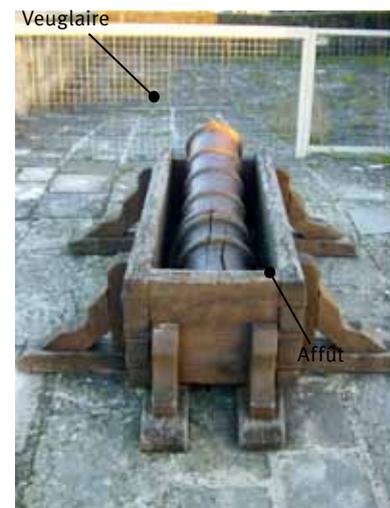
Ce qui différencie les machines de guerre est la façon de rabattre la verge pour charger le boulet ainsi que le type de contrepoids (huche) utilisé. Celui du mangonneau composé de pierres et de terre peut peser plusieurs tonnes. La verge est abaissée à l'aide d'un treuil actionné par deux grandes roues tournées par douze servants placés soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de celles-ci. Lorsque le mât est complètement abaissé, le chef de manœuvre donne l'ordre de le libérer. La vitesse de rotation est accélérée par les servants qui tirent sur des cordes fixées sur la huche.

La mise au point étant assez longue, la cadence de tir n'excède pas deux à trois tirs par heure et permet de lancer des boulets de cent kilos jusqu'à cent cinquante mètres.

...À la défense active

À partir du XIV^e siècle apparaissent les premiers canons. Très puissants, ils sont toutefois d'une précision plutôt sommaire. Selon l'époque, la région et le calibre, ils portent le nom de veuglaires, bombardes, acquéaux, pierriers, ribaudequins. Certains canons peuvent peser jusqu'à quinze mille kilos. La cadence de tir est de deux à quatre coups à l'heure.

Avec le développement de cette nouvelle arme, les fortifications de Loches deviennent obsolètes. Des travaux sont nécessaires. Les sols intérieurs sont rehaussés pour que les courtines puissent résister aux tirs des canons. L'épaisseur des murs du châtelet d'entrée est doublée. Un nouveau donjon est construit : la tour ronde, appelée aujourd'hui tour Louis XI, intègre dans son architecture l'utilisation des armes à feu (tour circulaire, terrasse pour placer des bouches à feu et mâchicoulis).



Le veuglaire

Utilisé principalement comme arme offensive, le veuglaire déposé sur un affût (bâti en bois qui sert à supporter et à déplacer une pièce d'artillerie), date de la fin du XIV^e et pèse cent vingt-huit kilos. Il pouvait lancer des boulets en pierre d'environ neuf kilos à plusieurs centaines de mètres.

Son fonctionnement est simple : à l'une des extrémités s'adapte une culasse contenant la charge de poudre et le projectile. La déflagration est provoquée par le canonier qui met le feu à la charge par un orifice creusé dans la culasse. Il ne reste plus au servant qu'à s'éloigner rapidement du canon en raison des dangers d'éclatement... tout en priant sainte Barbe, protectrice des artilleurs !



III. Les prisons du donjon

À partir du XV^e siècle, sous le règne de Louis XI, la forteresse devient une prison d'État, dans laquelle sont incarcérés jusqu'en 1801 des prisonniers politiques. À cette date, elle devient prison départementale et abrite principalement des prisonniers de droit commun. Le 27 décembre 1926, la maison d'arrêt et de correction de Loches est totalement évacuée par les services pénitentiaires.

Les prisonniers politiques

Parmi les prisonniers politiques incarcérés à Loches, un des plus célèbres est le duc de Milan, Ludovic Sforza. Enfermé sur ordre de Louis XII, il passe quatre années, de 1504 à 1508, dans une tour de la forteresse, le martelet. À l'instar de la plupart des prisonniers politiques, celui que l'on surnomme Ludovic le More est traité avec distinction. Sa cellule, pourvue de latrines, est meublée et chauffée par une cheminée. Selon la tradition populaire, son bouffon, venu spécialement de Milan, lui tient compagnie. S'il est malade, il est soigné par un médecin. Il peut se promener dans la cour et même assister à des offices religieux à la collégiale.

Passionné par les arts, ce protecteur de Léonard de Vinci s'occupe en décorant sa cellule. Il grave ainsi au-dessus de la cheminée son portrait, heaume sur la tête comme un jour de bataille, la visière levée. Puis il orne les murs et la voûte de sa



cellule de peintures. Il utilise trois couleurs : le jaune, le rouge et le gris-bleu. La partie la mieux conservée se trouve sur le mur de la face ouest où l'on retrouve également le profil peint de Sforza et la phrase CELVI QVI NET PAS CONTAN. Afin de conserver ces fresques exceptionnelles, des travaux de sauvegarde sont réalisés exactement cinq siècles après le décès, dans des conditions mystérieuses du duc à Loches.

Les cages de fer

Selon la légende noire du roi Louis XI, ces cages suspendues appelées à tort fillettes ne permettaient pas au détenu de s'y mouvoir. En réalité elles mesuraient plus deux mètres de côté et étaient posées à même le sol. Le prisonnier pouvait donc se mouvoir sans difficulté. Il disposait d'un chaslit, une couette sur le sol, mais aussi des tentures sur les côtés pour éviter les courants d'air. Le prisonnier le plus célèbre ayant testé de la cage à Loches est le Cardinal Balue, évêque d'Angers, ministre de Louis XI incarcéré à Loches pour avoir trahi son roi en 1469.



La dernière cage du château de Loches fut détruite à la Révolution. Un dénommé Jacob-Louis Dupont membre de la société patriotique et littéraire raconte :

« Pourquoi laissez-vous subsister encore autour de vous et presque sous vos yeux des monuments anciens de despotisme et d'esclavage ? Entendez-vous les cris plaintifs des victimes qui furent renfermées dans cette prison infernale connue sous le nom de cage de fer, construite par l'ordre d'une âme atroce, d'un cœur barbare et d'un sanguinaire et exécrationnable despote ? » Ainsi après l'avoir brûlée les cendres furent jetées au vent, afin qu'il ne se conserve plus, s'il est possible de cette cage de fer, ni reste, ni mémoire.



prisonniers de droit commun

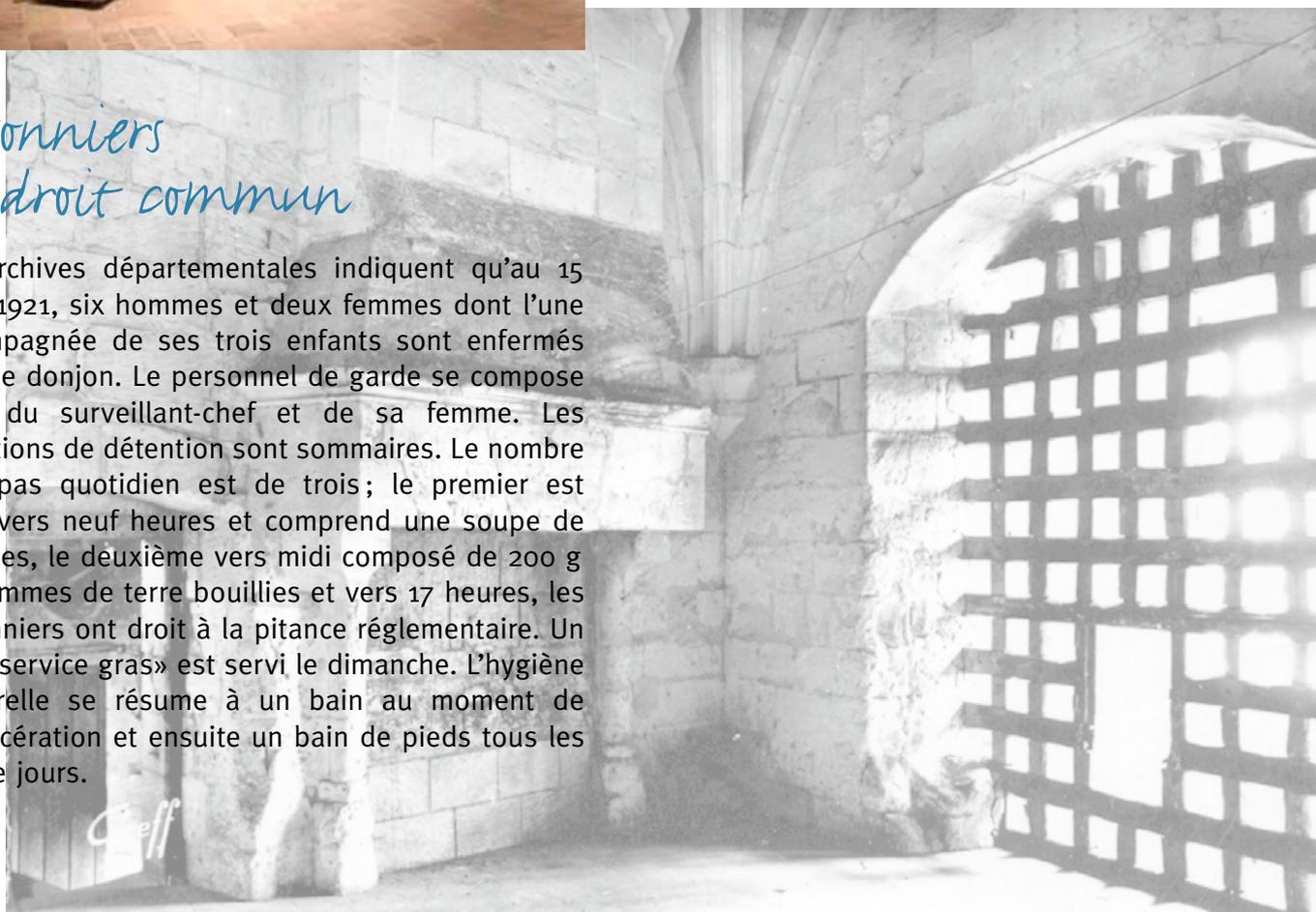
Les archives départementales indiquent qu'au 15 mars 1921, six hommes et deux femmes dont l'une accompagnée de ses trois enfants sont enfermés dans le donjon. Le personnel de garde se compose alors du surveillant-chef et de sa femme. Les conditions de détention sont sommaires. Le nombre de repas quotidien est de trois ; le premier est servi vers neuf heures et comprend une soupe de légumes, le deuxième vers midi composé de 200 g de pommes de terre bouillies et vers 17 heures, les prisonniers ont droit à la pitance réglementaire. Un seul «service gras» est servi le dimanche. L'hygiène corporelle se résume à un bain au moment de l'incarcération et ensuite un bain de pieds tous les quinze jours.

En cas de maladie les détenus sont soignés par un docteur lochois. Mais on ne signale pas d'hospitalisations ni d'épidémies depuis de longues années.

Le principal travail des détenus consiste à confectionner de l'étope (filasse de chanvre).

Un service religieux est assuré par le curé de la paroisse dans une chapelle spécialement aménagée pour séparer hommes et femmes.

Les bâtiments sont en bon état et le blanchiment à la chaux des locaux est effectué régulièrement. La solidité et l'épaisseur des murs offrent un maximum de sécurité contre les tentatives d'évasion même si certaines réussissent. Le 27 décembre 1926, la maison d'arrêt et de correction de Loches est totalement évacuée par les services pénitentiaires.



IV. Les graffiti historiques



Le mot italien *graffito* (*graffiti* au pluriel) signifie inscription calligraphiée ou dessin tracé, peint ou gravé sur un support qui n'est normalement pas prévu à cet effet (mur, ardoise, tuile, rocher). L'importance archéologique de certains graffiti est incontestable. Ils nous apportent des témoignages populaires, souvent très vivants sur des aspects précis : société, religion, politique, peines, joies, souffrances... Un mur de cachot, une muraille, un couloir, des ouvertures (portes, fenêtres, meurtrières) sont les lieux utilisés par les auteurs de graffiti. Longtemps considéré comme un sujet négligeable, le graffito est aujourd'hui reconnu par certains comme un moyen d'expression, un art visuel et, pour d'autres, comme une nuisance urbaine.

Les principaux graffiti du donjon

Les écritures

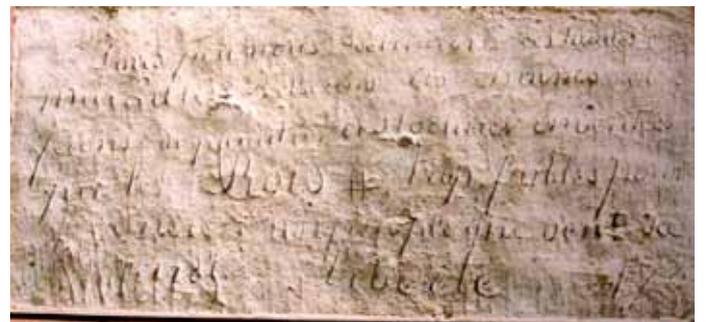
On recense des noms, des phrases, des poèmes. Ils expriment des revendications, des accusations, des suppliques, des pensées philosophiques. Au donjon, en fonction des époques et des résidents, les inscriptions sont écrites en latin, allemand, catalan, anglais, français (ancien ou moderne).



L'usure du temps et l'effaçage manuel rendent souvent ces écritures difficiles à déchiffrer, voire illisibles. Certains mots ou ensembles de mots font l'objet

de multiples interprétations à l'exemple du célèbre carré magique appelé *carré sator*. Ce mystérieux cryptogramme sacré que l'on retrouve jusqu'à Pompéi aurait servi de signe de ralliement aux premiers chrétiens persécutés par Néron.

D'autres écrits ont un caractère hautement prophétique à l'instar de cette phrase gravée dans les souterrains du martelet :

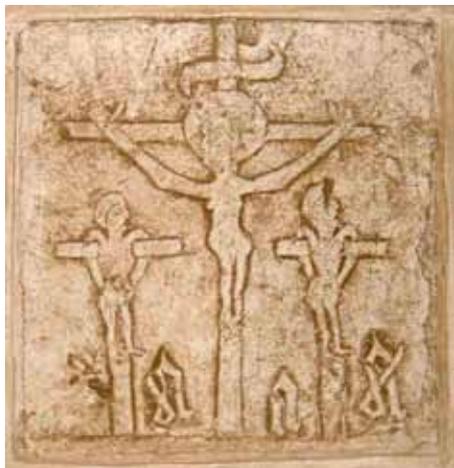


Sous peu nous détruirons ces hautes murailles, briserons ces chaînes et feront disparaître ces tortures inventées par des Rois trop faibles pour arrêter un peuple qui veut sa liberté 1785

Les figurations

Ici, comme dans de nombreuses forteresses médiévales, un thème traverse les époques : la religion. Rien de plus logique dans un lieu utilisé comme prison durant près de cinq siècles. La foi doit procurer la force pour endurer les humiliations, les souffrances et la privation de liberté. Sont ainsi gravés des scènes religieuses, croix, calvaires et divers symboles nécessitant de bonnes connaissances des évangiles.

En effet, les références à la chrétienté ne se limitent pas uniquement à la croix latine. On recense des représentations de saints : sainte Marguerite chevauchant un dragon, saint Christophe portant un enfant sur ses épaules ou saint Pierre avec sa croix à l'envers...



La salle des graffiti

Outre les références spirituelles, les souvenirs de la vie de tous les jours sont aussi bien présents dans ces anciennes prisons. On peut admirer des dessins de bâtiments, moulins, châteaux, ou d'animaux, cervidés, oiseaux, chevaux. Malgré l'éloignement de l'océan, plusieurs bateaux de haute mer sont gravés ; ces navires équipés de plusieurs mâts et de sabords indiquent la présence probable de marins incarcérés ou simplement de passage au donjon. Plus logiquement, des écus d'armes répertoriés notamment dans les parties les plus anciennes du monument rappellent l'usage premier du donjon : celui de forteresse militaire investie par des chevaliers ou gens d'armes.

L'inventaire de toutes les inscriptions n'est pas terminé. La salle dite des *graffiti* de la tour Louis XI a néanmoins fait l'objet d'une étude approfondie qui a permis de mettre en scène, grâce à une muséographie adaptée, une magnifique frise creusée sur les quatre murs de la pièce. Ces bas-reliefs représentent treize personnages en armes ainsi qu'un calvaire. L'ensemble date de la seconde moitié du XVI^e siècle. Ces hommes – soldats ? miliciens ? détenus ? - sont équipés pour certains d'armes très diverses : hallebardes, dagues, épées, arquebuses ou mousquets. Ils sont vêtus selon la mode vestimentaire de l'époque et portent un pourpoint dont la partie abdominale appelée panseur allonge le buste de façon caractéristique. Ils sont coiffés d'un couvre-chef en forme de pain de sucre, chapeau très en vogue à cette période tout comme l'est la fraise que porte autour du cou l'un des personnages. Ces bas-reliefs semblent avoir été créés par une seule et même personne. L'unité dans la mise en scène et le tracé des inscriptions le prouvent.



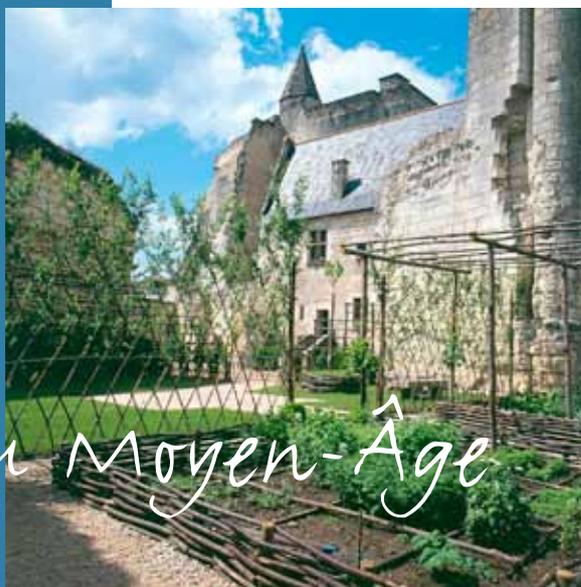
Dans cette thématique, sont proposés aux groupes scolaires des ateliers :

Grave ton graffiti

et

Observation visuelle et reconnaissance tactile de graffiti.

v. Le jardin au Moyen-Âge



Le jardin est un élément majeur du paysage médiéval. Il faut cependant attendre l'époque carolingienne pour qu'apparaissent les premiers documents donnant un aperçu de la physionomie d'un jardin monastique. Le plan de Saint-Gall, rédigé au début du IX^e siècle, reste aujourd'hui une référence.

D'autres sources historiques sont également utilisées : les tapisseries, les traités d'agriculture, les ouvrages sur les plantes médicinales, les livres de comptes ou les œuvres enluminées comme le livre d'heures d'Anne de Bretagne, ouvrages de dévotion commandés par les cours royales et princières.

Le jardin médiéval, laïc ou religieux, est généralement un espace clos qui a un usage symbolique et utilitaire. Créé en 1998 à la base du donjon millénaire de Foulques Nerra comte d'Anjou, le jardin d'inspiration médiévale n'a pas vocation à restituer la stricte vérité de l'espace tel qu'à l'origine. Il recompose un jardin possible pour le visiteur d'aujourd'hui.



La symbolique et l'utilité du jardin médiéval

La symbolique religieuse



C'est la nostalgie du paradis perdu. L'homme du Moyen-Âge cherche à s'approcher de la perfection qui, seule, pourra le mener à Dieu. Le modèle de ce jardin dans la Genèse est le jardin d'Éden.

La fontaine, source de vie et de pureté, est placée au centre. Elle irrigue quatre allées en forme de croix représentant les quatre fleuves cités dans la Bible. Le chiffre quatre est celui des éléments, des saisons qui rythment la vie du jardin.

La symbolique profane

C'est la quête de l'être aimé. Dans le *Roman de la rose* écrit en 1230, Guillaume de Lorris compare la femme aimée à un bouton de rose dans un verger merveilleux. Elle se reflète dans une fontaine, élément essentiel du jardin médiéval.

Le jardin utilitaire

On y fait pousser les fruits et légumes. Outre les vergers, les jardins médiévaux sont des potagers où l'on cultive des simples, des plantes médicinales et des plantes tinctoriales.

Le jardin d'inspiration médiévale de Loches

Sur une superficie de sept cents mètres carrés, il se compose de deux espaces séparés par un mur végétal réalisé en osier. Cet espace est avant tout clos (*hortus conclusus*). Il est entouré de fortifications. La clôture est un élément essentiel dans l'aménagement des jardins médiévaux.

Le premier espace, l'antichambre, invite à se reposer, se détendre sur ses banquettes enherbées à l'ombre du mûrier, c'est un jardin seigneurial.

Le second est composé au centre du bassin et de huit carrés délimités de plessis (tressage de châtaignier qui permet de retenir l'expansion des cultures). Chaque carré représente une couleur. On y trouve le jardin des simples, plantes aromatiques, médicinales et condimentaires (*herbularius*), le potager (*l'hortus*) et le verger (*viridarium*). Un carré, enfin, est consacré aux céréales, base de l'alimentation de l'homme et du bétail.



Le saviez-vous ?



La lavande est employée dès le Moyen-Âge pour parfumer l'eau de toilette. Son pouvoir désinfectant est utilisé dans les demeures pour combattre la peste.



La menthe qui a la réputation d'attirer le venin est fréquemment associée aux contre-poisons. A l'exemple de la thériaque très populaire au Moyen-Âge, qui est un mélange de plantes dont la menthe additionnée à la chair de vipère.



Le gaillet croisette contient de la présure et ses racines un colorant rouge comme celui de la garance.



L'aconit est la plus dangereuse de notre flore. Durant l'Antiquité, elle sert à exécuter les condamnés à mort. Au Moyen-Âge, on s'en sert pour empoisonner les flèches et l'eau.



L'angélique aurait contribué au Moyen-Âge à lutter contre la peste du Nord. Ce sont les religieuses de la ville de Niort qui, au XVIII^e siècle, auraient eu l'idée de la confire.

Des ateliers pédagogiques sont proposés aux groupes scolaires

Le jardin d'inspiration médiévale, le jardin des maternelles, l'herbier du donjon, les plantes tinctoriales.

Les enfants peuvent, par exemple, créer leur herbier ou fabriquer différentes teintures en utilisant des plantes du jardin.



VI. Le tuffeau de Touraine

Le tuffeau est une pierre tendre, poreuse mais qui durcit à l'air. Ce calcaire à grain fin est de couleur blanche ou crème, parfois légèrement jaunâtre. On le trouve notamment dans les vallées de la Loire, de l'Indre et de la Creuse.

Au XI^e siècle, Foulques Nerra fait construire en Touraine de nombreux châteaux forts ou édifices religieux avec du tuffeau. On utilise en général la pierre extraite sur place pour diminuer le coût du transport. Cependant, si celle-ci est de bonne qualité, elle peut servir à l'édification de bâtiments situés à une certaine distance du lieu d'extraction. Ainsi, une partie du château de Blois est édifiée avec de la pierre de Loches.

L'utilisation massive de ce calcaire extrait en général en sous-sol génère un véritable gruyère sous nos pieds ! (quatre mille hectares de cavités en Indre-et-Loire dont plus de deux cents sous la commune de Loches et une galerie de douze hectares à Beaulieu-lès-Loches, des chiffres particulièrement évocateurs...) Un syndicat de surveillance des cavités souterraines a même été créé afin d'étudier d'éventuels risques d'effondrement.

L'extraction

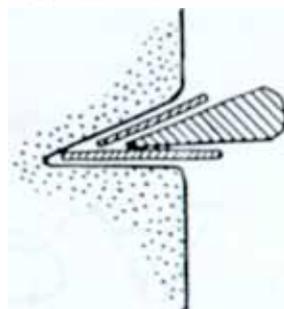
Prenons l'exemple de carrières au milieu du XIX^e siècle : arrivés sur leur lieu de travail, ils sont face à un mur de trois mètres sur quatre. C'est le front de taille. Ils vont devoir le découper en deux parties de deux mètres de large sur trois mètres de haut et quarante centimètres d'épaisseur. On dit qu'ils tirent des bancs de pierre.

Première opération : faire le tour du banc

Les carriers creusent des fentes d'environ quarante centimètres de profondeur autour du bloc de pierre à extraire. Ils disposent ensuite dans les saignées une vingtaine de coins entre des planchettes.

Vers le milieu du XX^e siècle, avec l'apparition de nouveaux matériaux, l'extraction et l'emploi du tuffeau de Touraine se raréfient. Les galeries servent désormais dans le Lochois comme champignonnières pour la culture de champignons de couche, les célèbres *champignons de Paris*. Cette activité économique périclité dans les années quatre-vingts.

Exceptionnellement, une carrière a été rouverte à Beaulieu-lès-Loches pour alimenter en pierres les travaux de restauration du donjon réalisés en 1994 et 1995. La pierre présente les mêmes caractéristiques que celle employée au Moyen-Âge pour la construction du monument.



Seconde opération : mailler la blanche

Méthodiquement, les hommes de labour enfoncent énergiquement les coins de bois avec un maillet en noyer. À force de frapper, la pierre se fend. Le bruit du craquement devient pur. Cela peut durer plusieurs minutes. Enfin, le banc d'un poids de cinq tonnes s'écrase sur des copeaux de tuffeau appelés *gendarmes*, pour éviter qu'il ne casse en tombant.

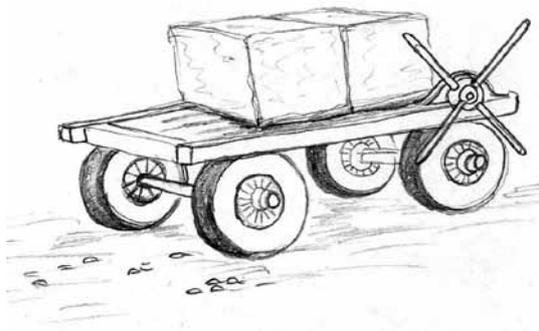
Le débitage

Pour découper les blocs, les carriers utilisent une scie en demi-lune, un taillant, un rustique ou une polka. Dans la région, on utilise en général des pierres de taille appelées *demi-blot* ou *guilbedoin* qui mesurent soixante-six centimètres de largeur et trente-trois centimètres de hauteur. Après le débitage, le tuffeau est mis à sécher, parfois durant plusieurs années. Cette opération permet d'accroître la résistance de la pierre.

L'évacuation du tuffeau

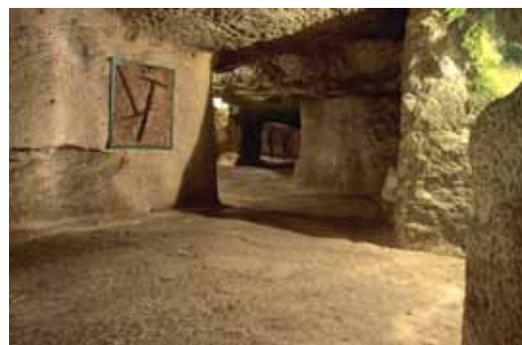
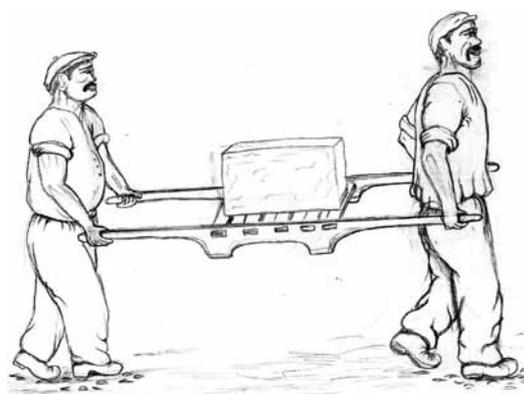
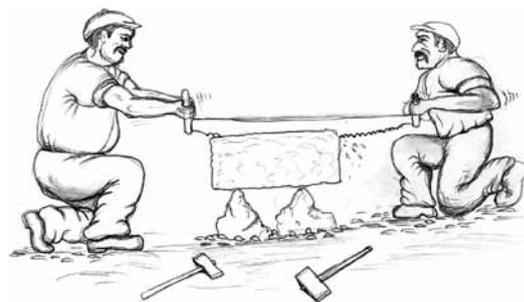
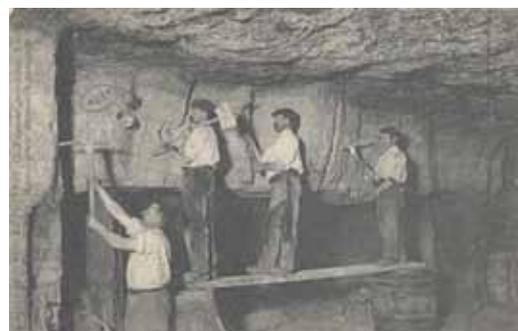
Le transport de la pierre à l'extérieur de la carrière s'effectue grâce à une sorte de civière appelée *bard*. Selon le poids, il faut parfois faire appel à quatre, huit ou douze hommes pour porter un *bard* avec son chargement.

Si la commande est importante, et si l'espace le permet, on utilise le *fordier*. C'est un chariot à roues très basses réservé aux transports de pierres et de fardeaux très lourds.



Les carrières du donjon

Situées à la base de la tour appelée martelet, elles datent probablement de la construction du donjon au XI^e siècle. Elles sont probablement utilisées ensuite comme souterrains-refuges et lieu de détention lorsque Loches sert de prison.



Dans les souterrains du martelet,

une exposition permanente présente

différents outils utilisés pour la taille et l'extraction du tuffeau.

VII. Agnès SOREL: une femme au parcours exceptionnel



Une favorite royale d'influence : Agnès Sorel, fille d'honneur d'Isabelle de Lorraine, cousine du roi, est présentée à Charles VII en 1443. Elle est âgée alors d'une vingtaine d'années, lui en a quarante. Rapidement, afin de la garder près de lui, le roi décide de la mettre au service de sa propre épouse, la reine Marie d'Anjou. Elle participe dès lors activement aux affaires et exerce un réel pouvoir de gouvernance au sein d'un groupe d'amis, proches conseillers du roi, principalement Jacques Cœur, Pierre de Brézé, Étienne Chevalier. Ce qui fera dire au pape : *À table, au lit, au conseil, il fallait toujours qu'elle soit à ses côtés*. L'idylle dure six années, le temps pour Agnès d'avoir quatre enfants (des filles) mais aussi de s'enrichir. À chaque naissance, le roi lui offre une nouvelle seigneurie dont le château de Beauté-sur-Marne, d'où son surnom de Demoiselle de beauté.

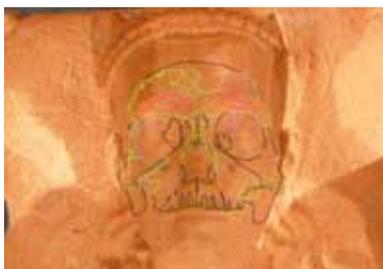
C'est à la suite d'un voyage en plein hiver pour rejoindre Charles VII en Normandie qu'elle meurt le 7 février 1450 d'un flux au ventre. Elle repose désormais à nouveau en la collégiale Saint Ours au cœur de la cité royale de Loches.



L'étude paléopathologique

L'étude paléopathologique (étude médicale des vestiges humains) réalisée en 2005 sur les restes retrouvés dans l'urne funéraire a permis d'authentifier que les ossements, dents et autres cheveux étaient bien ceux d'Agnès Sorel ; elle a aussi permis d'obtenir de nombreuses informations sur la favorite de Charles VII. Quelques incertitudes ont été levées comme l'année de sa naissance (avec toutefois une fourchette de plus ou moins deux ans), la cause de sa mort ou... la couleur de ses cheveux. L'analyse faite à partir de ses dents (cément, tartre, fibres végétales et carnées, pollens) a démontré qu'Agnès Sorel a bien vécu quatre maternités, que son alimentation était équilibrée. Néanmoins, la présence d'une infection parasitaire du tube digestif prouve qu'elle souffrait d'une ascariodose certainement due à un défaut d'hygiène lors de la préparation des plats. L'étude de ses phanères (cheveux, poils, sourcils) montre un taux considérable de mercure, lequel aurait provoqué une intoxication aiguë, cause probable de son décès. La question d'un surdosage médicamenteux ou d'un homicide reste posée.

Enfin, des techniques de reconstitution du visage utilisées par la police scientifique permettent de dévoiler le véritable visage de la dame de Beauté qui ressemble, trait pour trait, au gisant d'Agnès Sorel.



Agnès Sorel, une ambassadrice de la mode

Avec l'arrivée d'Agnès Sorel à la cour de Charles VII, la mode change. Sa jeunesse, sa beauté et sa position lui permettent certaines audaces. Les décolletés s'agrandissent et le laçage à la gourgandine apparaît. Ce nouveau mode vestimentaire permet de dégrafer la robe par-devant et de mettre en valeur les rondeurs féminines. Jehan Fouquet, en peignant Agnès Sorel sous les traits de la Vierge à l'enfant, montre parfaitement cette révolution vestimentaire. La mode du coussinet est bien visible sur le tableau. Les femmes bien mises arborent un ventre rebondi, symbole de fécondité. La large ceinture est ici une bande d'étoffe souple à laquelle est accrochée une chaînette. Les femmes y suspendent aussi des bourses, des miroirs ou des clés.

La couleur de la robe révèle que nous avons affaire à une noble dame puisque le bleu indigo est une teinture de luxe tout comme le pourpre et le safran. Ces soieries, fourrures damassées et pierres précieuses de toutes sortes arrivent des nouvelles routes commerciales de l'Orient. Jacques Cœur, grand financier de Charles VII, qui fit fortune en commerçant avec le Levant, fournit à la belle Agnès toutes ces nouveautés dont elle se fait l'ambassadrice.

Le hennin, porté par les dames de la cour sous le règne de Charles VII, est un exemple frappant du luxe déployé. Habituellement composé de cornets et de voilettes, il est parfois si haut qu'une armature métallique est nécessaire. Cependant, sur l'œuvre de Jehan Fouquet, la tête est ceinte d'une couronne portant Agnès Sorel au rang royal.

Le teint blanc est également de mise à la cour en opposition au teint mat qui évoque plutôt la paysannerie, l'effet des intempéries et du dur labeur. Le portrait met en valeur le grand front de la favorite. En effet, les femmes se rasent les cheveux et les tirent en arrière. Elles s'épilent également les sourcils pour agrandir le front le plus possible. Cette mode aurait été lancée par Agnès Sorel afin de diminuer la taille de ses yeux qu'elle jugeait très grands. Les cheveux se portent longs et tressés dès l'enfance chez les nobles.



VIII. Charles VII et la Guerre de Cent Ans

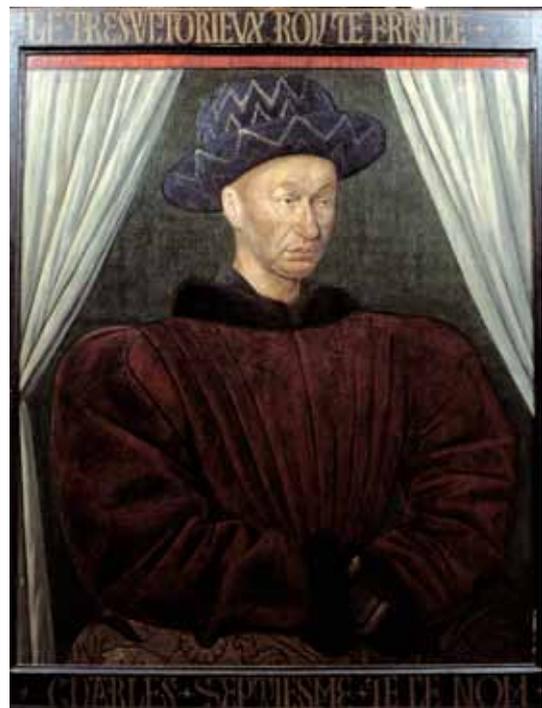


Sa rencontre avec Jeanne d'Arc

Charles de Valois, fils de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, est né à Paris en 1403. Cinquième garçon d'une fratrie qui en comptera douze, il n'est normalement pas destiné à gouverner le royaume. Il passe son enfance, éloigné de ses parents, auprès de Yolande d'Aragon, la mère de Marie d'Anjou, sa future femme. La guerre de Cent Ans est commencée depuis 1338. Malgré les trêves partielles et locales qui peuvent être conclues, les troubles sont nombreux à travers le pays. L'abbaye de Beaulieu-lès-Loches est brûlée en 1395. Puis, après un siège meurtrier, les Anglais s'en emparent à nouveau en 1412. À la suite de l'assassinat du duc de Bourgogne Jean sans Peur, à Montereau, la ville de Loches est également incendiée en 1419. Cependant, le château résiste à toutes les attaques et ne semble pas être l'objet d'un siège régulier.

Au décès de son père en 1422 et en raison de la disparition prématurée de ses quatre frères aînés, Charles s'auto-proclame roi de France. Réfugié en Touraine - à Loches et Chinon - et en Berry, le petit roi de Bourges voit la plus grande partie de son royaume dominée par la coalition anglo-bourguignonne. Mais le duc de Bourgogne signe une trêve en décembre 1431. Les Anglais, désormais seuls, seront définitivement boutés hors de France à la bataille de Castillon en 1453, huit années avant la mort de Charles VII. Une enfance difficile (un père fou, une mère qui ne l'aimait guère), une vie d'adulte non moins facile (une charge trop lourde à porter, une intelligence moyenne)... peut-être est-ce pour ces raisons que le portrait de Charles VII peint par Jehan Fouquet le représente triste avec un gros nez, les joues tombantes, les yeux lourds, coiffé d'un grand chapeau sur un petit crâne.

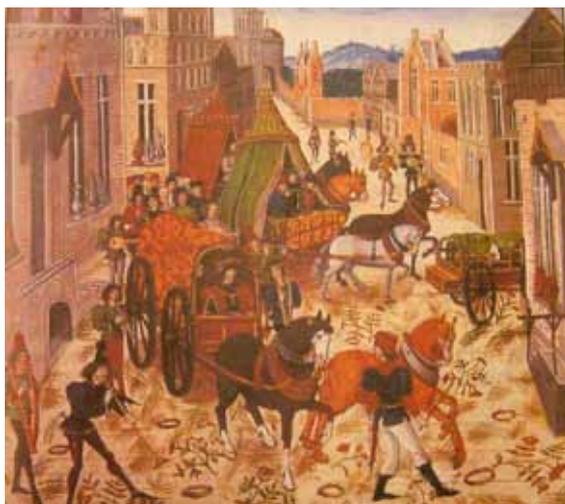
Moins connue que la rencontre de Chinon, la date de la rencontre à Loches entre Charles et Jeanne d'Arc se situe vers le 23 mai, soit deux semaines après la victoire d'Orléans. Jeanne emporte à cette occasion une éclatante victoire politique : convaincre définitivement le Dauphin d'aller se faire sacrer roi à Reims et non pas en Normandie comme le souhaitent les princes et grands seigneurs qui redoutent de se rendre en Bourgogne.



Lors du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc en 1456, Jean le Bâtard, comte de Dunois, raconte en détail cette entrevue :
« La Pucelle frappa à la porte de la chambre de retrait où se trouvait le roi. Après être entrée elle se jeta à genoux devant le roi lui tenant les jambes tout en les embrassant et dit ces mots :

Noble Dauphin, ne tenez plus tant de si longs conseils, mais venez au plutôt à Reims y recevoir votre digne couronne. »

Le sacre se déroule le 17 juillet à Reims. De petit roi de Bourges, Charles devient alors Charles le Victorieux.



Un roi itinérant

Au cours des années 1420, Charles VII, menacé par les Anglo-Bourguignons, fuit Paris pour trouver refuge en Berry et Val de Loire. Malgré l'insécurité et le mauvais entretien des routes, le roi se déplace régulièrement, installé sur un chariot à quatre roues.

La distance parcourue quotidiennement ne dépasse pas plus de six à sept lieues, soit un peu moins de trente kilomètres. Le roi est en général accompagné de sa garde personnelle, de son hôtel (personnes accompagnant le roi) et d'un personnel administratif composé de notaires, de conseillers et de diplomates. C'est la suite du roi, qui peut atteindre le chiffre de deux mille personnes. L'arrivée du cortège dans une ville, pavosée pour l'occasion provoque en général de grandes festivités. Les notables suivis des marchands et de l'ensemble de la population vont en procession à la rencontre du monarque et lui offrent divers présents. Le château de Loches ne pouvant accueillir tout le monde, certains logent chez l'habitant.

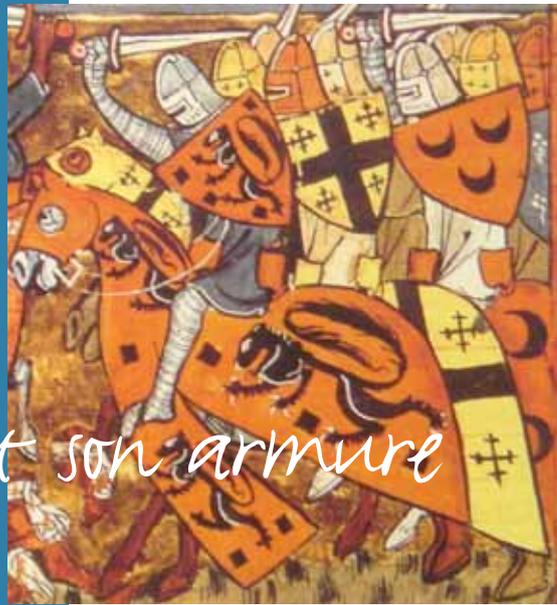
Le roi, lui, réside au logis royal où il trouve confort et sécurité. Il peut rester seulement quelques jours ou plusieurs semaines.



Un atelier pédagogique est proposé aux groupes scolaires

La vie quotidienne au Moyen-Âge

Il permet aux groupes scolaires de découvrir le mode de vie au temps de Charles VII (l'alimentation médiévale) et de le comparer à notre vie contemporaine.



IX. Le chevalier et son armure

Le chevalier

L'origine du mot chevalier ne date pas du Moyen-Âge mais de l'époque romaine. Du latin *caballarius*, il signifie celui qui s'occupe des chevaux. Vers l'an mil, le chevalier est un homme de guerre à cheval, véritable pièce maîtresse des champs de bataille, au service d'un grand seigneur. Aux alentours du XIII^e siècle, la chevalerie devient un ordre de guerriers d'élite réservé à la noblesse. Les gens bien nés aspirent tous à être chevalier. Et pour le devenir, le jeune garçon est soumis dès son plus jeune âge à un parcours initiatique rigoureux allant de valet d'arme à écuyer.

Cet apprentissage qui dure une dizaine d'années débute vers l'âge de dix ans et est sanctionné par un rituel incontournable : l'adoubement. Revêtu de son armure et pourvu de son épée, le jeune homme prête serment en présence du seigneur et de l'évêque, et s'engage à respecter deux vertus : la prouesse et la largesse. Au XV^e siècle, avec l'apparition des armes à feu qui rendent inefficaces les armures, le chevalier perd progressivement sa fonction de guerrier



professionnel mais continue toutefois d'imposer des codes et des valeurs. À la fin du Moyen-Âge, le terme chevalier désigne désormais un grade nobiliaire (au-dessus du baron) et les aspects culturels et honorifiques l'emportent sur les aspects militaires.

Son équipement

Les armes et les chevaux appartiennent au chevalier. Il a des écuyers ou des valets d'armes à son service. Au XII^e siècle, son équipement de base peut représenter l'équivalent du revenu annuel d'une seigneurie de cent cinquante hectares. Autre exemple : la valeur d'un cheval capable de porter sans difficulté un chevalier harnaché correspond au prix d'une soixantaine de bœufs. Une armure est aussi lourde

que coûteuse : son poids peut atteindre parfois les vingt-cinq kilos car elle est composée d'une centaine de pièces. Et chaque élément de l'équipement d'un chevalier revêt un caractère symbolique. L'épée représente la force, la puissance ainsi que la destruction du Mal. Elle est le lien entre le ciel et



la terre. Le heaume (casque) est synonyme d'espérance et de pudeur, la cuirasse symbolise la prudence et la piété, les gantelets, la justice et l'honneur. Mais les principales fonctions d'une armure sont à la fois de protéger celui qui la porte (d'où son poids) et d'assurer au chevalier une grande mobilité (d'où sa complexité). Pour ces raisons, elle ne peut s'enfiler sans aide extérieure. Durant tout le Moyen-Âge, les armures vont évoluer notamment grâce aux nouvelles techniques liées à la métallurgie. Au début du XV^e siècle, on passe de la cotte de mailles à l'armure de plates complètes. Le chevalier a ainsi le corps recouvert de plaques de fer.

Cet équipement est souvent nommé le harnois blanc en raison du fer poli et brillant dont il est fait. Mais la généralisation des armes à feu le rend obsolète. À partir de la Renaissance, on l'utilise désormais pour la parade et les tournois dans toute l'Europe.

Son rôle

La guerre

Contrairement aux idées reçues, le chevalier ne passe pas sa vie sur les champs de bataille. Les guerres ne sont pas si fréquentes au Moyen-Âge. En outre, on ne se bat pas l'hiver ni pendant les périodes saintes comme Avent ou Carême. Et puis les opérations militaires sont moins des charges de cavalerie que des sièges ou assauts de forteresse dont les principaux acteurs sont les archers, arbalétriers et sapeurs. Le chevalier parachève la victoire ou la défaite et participe surtout à des opérations de razzia, des pillages de territoire, au secours d'une place assiégée ou lors d'une tentative de sortie. Il ne faut donc pas surestimer le rôle du chevalier pendant les opérations militaires car, tout au long du Moyen-Âge, aucune bataille ne fut remportée par la cavalerie seule.



Les tournois

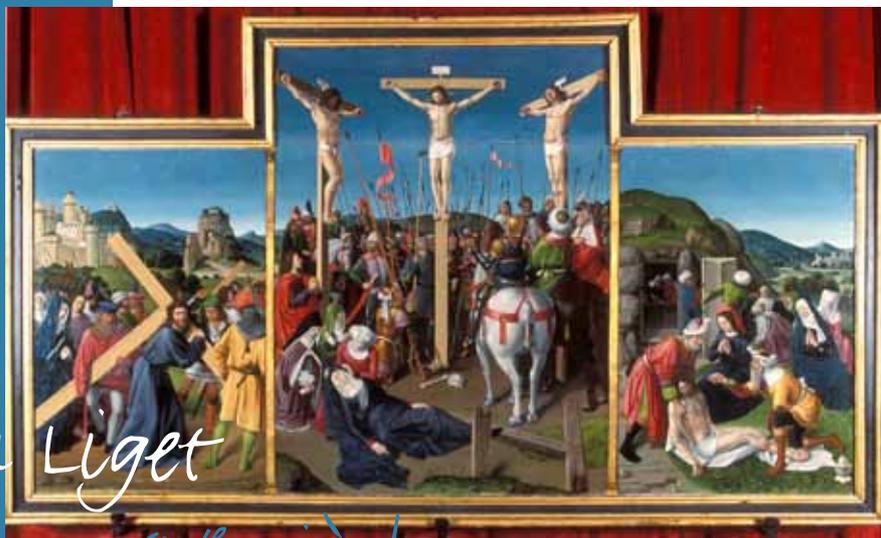
Dès le XI^e siècle et jusqu'à la fin du Moyen-Âge, les tournois sont particulièrement prisés par les jeunes chevaliers en quête d'aventures, de fortune ou simplement de subsistance. En effet, participer à ces joutes peut rapporter beaucoup grâce à la capture d'un adversaire qui sera ensuite rançonné. C'est aussi une façon de ne pas perdre la main pendant les périodes sans combat et, si possible, séduire une riche héritière présente dans l'assistance. Car les tournois ont également un caractère festif et attirent des foules considérables.



Un atelier pédagogique est proposé aux groupes scolaires

Le chevalier et son armure

permet de manipuler et de découvrir différents éléments d'une armure afin de comprendre de façon ludique la vie d'un chevalier au Moyen-Âge.



X. Le retable du Liget et la peinture au XV^e siècle

Présentation

Un retable est une œuvre peinte ou sculptée située derrière l'autel des églises.

À partir du XIV^e siècle, les œuvres peintes se généralisent au détriment de la sculpture. Elles sont composées de un, deux ou trois panneaux qui peuvent être fixes ou se refermer sur la partie centrale grâce à des charnières. On les appelle alors des triptyques. Le retable représente la vie du Christ, thème le plus courant dans la peinture au XV^e siècle. Le retable du Liget réalisé en trois panneaux de chêne se regarde comme une bande dessinée ou un livre, soit de gauche à droite. Chaque scène est délimitée par une colonne étroite peinte en or. La taille des panneaux n'est pas identique. La partie centrale est plus large et plus haute que les éléments latéraux. On y trouve la date écrite en chiffre romain (1485) et les initiales du commanditaire (F I B), probablement le prieur de la chartreuse du Liget en forêt de Loches. Longtemps mise au crédit de Jehan Fouquet, cette peinture est aujourd'hui attribuée à Jehan Poyer enlumineur à Tours à la fin du XV^e siècle. Cette œuvre, classée *Monument historique*, est la propriété de la Ville de Loches. Le bois et la peinture ont fait l'objet d'importants travaux de restauration entre 1997 et 2000.

Lecture

Trois scènes de la Passion, montrant la souffrance du Christ sont représentées.

La première scène, sur le panneau de gauche, est celle où Jésus porte sa croix. On distingue, à l'arrière plan, la cité de Jérusalem que vient de quitter le Christ. Il se dirige vers le Golgotha (en hébreu : *lieu du crâne*) en portant une croix en bois. L'homme vêtu de rouge, qui lui vient en aide, est Simon originaire de Cyrène. La Vierge Marie est à ses côtés vêtue d'un ample vêtement bleu, mains jointes et visage grave. Elle assiste impuissante au supplice de son fils.



Au centre c'est la Crucifixion. Les condamnés se détachent du ciel dégagé. Le peuple est groupé en cercle serré. Les visages sont très variés et d'une grande expressivité. Si cette scène est la plus connue de la Passion, Jehan Poyer fait preuve ici d'originalité notamment en représentant aux pieds de Marie une quatrième croix brisée symbole de sa douleur. Elle est tombée à terre dans les bras de Marie-Madeleine. Autre particularité : le soldat Longin est agenouillé devant Jésus et non le transperçant. Selon la légende, il est aveugle mais, quand il donne le coup de lance, le sang du Christ lui rend la vue.

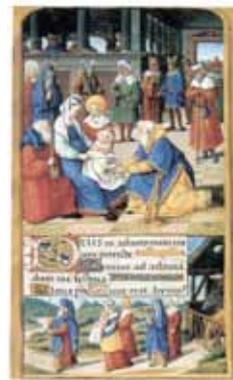


À droite, c'est la mise au tombeau. Elle présente Jésus pâle sans être livide. Il est soutenu dans un linceul blanc par Nicodème et Joseph d'Arimatee. À l'arrière-plan, on remarque, agenouillé, un homme vêtu de la robe blanche des Chartreux qui pourrait être Frère Jehan Béraud le commanditaire de l'œuvre.



Jehan Poyer, disciple de Jehan Fouquet

Poyer est mentionné dans diverses archives comme exerçant le métier d'enlumineur à Tours. Il est notamment chargé d'illustrer un petit livre d'heures, ouvrage commandé par la reine Anne de Bretagne. Ce document est d'ailleurs l'unique trace qui prouve une activité de Jehan Poyer comme enlumineur. Il semble en fait que le peintre est un touche-à-tout puisqu'en 1483, il participe à la décoration des obsèques de Charlotte de Savoie, veuve de Louis XI.



Il peint également à cette période le retable du Liget. Cette œuvre est apparemment l'un des travaux les plus anciens du peintre. Comme son maître Fouquet, Jehan Poyer apparaît comme l'un des artistes français très influencés par la révolution picturale italienne tant dans la perspective que dans le fondu des ombres par la lumière.

Jehan Fouquet, fondateur de l'humanisme figuratif français, est le grand innovateur de l'art de la seconde moitié du XV^e siècle, faisant de la Touraine, un centre artistique de haut-lieu, créant l'École de Tours qui abrite de nombreux peintres primitifs. (Étymologiquement, ce sont les premiers, qui, au cours du XV^e siècle, sont passés de la peinture murale, la fresque, à la peinture de chevalet, généralement sur bois amovible.)



Une borne interactive

consacrée au retable du Liget
permet grâce à un simple clic d'aborder dans le détail

la thématique de la peinture au XV^e siècle.

XI. La musique à la Renaissance



La tapisserie Musica

La tapisserie *Musica*, tissée au XVI^e siècle dans les ateliers d'Audenarde en Belgique représente une allégorie de la musique profane. Le décor est un espace de plein air, dédié à la fête, aux jeux amoureux, au délasserment. Les onze instruments de musique disséminés en différents points de la tapisserie composent un ensemble hétérogène contraire à toutes les règles de musique appliquées à la Renaissance. Par exemple sont en opposition les hauts instruments comme la cornemuse et le hautbois qui sonnent fort avec les bas instruments qui se jouent doucement comme la harpe, le luth ou la viole à bras. On pourrait, en regroupant ces instruments, créer quatre ensembles caractéristiques de la Renaissance :

La cornemuse, la vielle à roue, le triangle ou le hautbois du Poitou sont traditionnellement joués dans les milieux populaires par les ménestriers dont le métier consiste à animer les bals (un groupe de villageois dansant une ronde ou un branle sont représentés dans la partie droite de la tapisserie).



La harpe, la viole à bras et l'orgue forment un ensemble de musique instrumentale appartenant plutôt au monde de l'aristocratie et de la riche bourgeoisie.



L'univers militaire est également représenté avec la flûte traversière et le tambour.



Les chanteurs et le joueur de luth, très en vogue à la Cour, font partie de l'une des institutions les plus prestigieuses : la chambre du roi



La musique à la cour

Au cours de la seconde moitié du XV^e siècle, les rois de France résident de préférence dans les prestigieux châteaux de la vallée de la Loire. De nombreux musiciens et compositeurs font partie de leur suite. À cette époque, la vie musicale à la cour est dominée par Jean Ockeghem qui officie sous les règnes de Charles VII, Louis XI et Charles VIII. Compositeur de nombreuses messes et chansons polyphoniques dont son requiem (probablement réalisé en 1461 à



la mort de Charles VII), il termine sa carrière comme maître de la chapelle du roi. Cette institution également appelée chapelle de musique est dédiée

à la musique religieuse. Composée uniquement d'hommes, elle accompagne le roi lors de ses déplacements et participe chaque fois à l'office religieux.

Au début de la Renaissance, deux nouvelles structures sont créées.

● **La première** la *Chambre du roi*, veille aux divertissements quotidiens de la cour. On écoute cette musique profane lors des bals, ballets, concerts et toutes les cérémonies officielles telle la réception de souverains. Elle se joint au besoin à l'orchestre de l'opéra. Pour être musicien du roi, il y a plusieurs conditions à remplir : être de bonne moralité, de religion catholique romaine, et avoir suffisamment d'argent pour acheter sa charge. En revanche, on est dispensé de l'impôt et on peut porter l'épée.



● **La seconde**, l'*Écurie du roi de France*, est chargée de la musique de cérémonie. Elle comprend principalement des cuivres et des vents pour la musique militaire et la mu-

sique de plein-air. La Musique de la Grande Écurie joue essentiellement des fanfares et de la musique

d'accompagnement. Elle est également sollicitée lors des retours de chasse, réception d'ambassadeurs, carrousels, revues de troupes. Son rôle s'efface peu à peu devant celui des musiciens de la Chambre. À la fin du XVII^e siècle, l'écurie passe ainsi de quarante-trois musiciens à six ou huit seulement.

La danse

Au Moyen-Âge, la danse est une activité très prisée. C'est un divertissement populaire à l'exemple des groupes de jeunes gens masqués, en période de carnaval essentiellement, qui vont de porte en porte en dansant accompagnés de musiciens et de porteurs de torches. En France, parmi les plus anciennes danses, on trouve le branle et la basse danse qui se pratiquent souvent dans les cours européennes au XV^e siècle ; elle doit son nom à ses pas glissés.



C'est une danse de bal en couple, lente et majestueuse, d'où son nom, en opposition à la danse haute, plus vive et sautillante, au rythme rapide dont la chorégraphie prévoit des sauts. Dans le milieu aristocratique, d'autres danses en couples, émergent dans le courant du XVI^e siècle : l'allemande, la courante, la gaillarde, la pavane, la volte. Puis, on transforme complètement des chansons polyphoniques en danse.

La pavane supplante alors la basse danse en tant que danse lente. Elle s'emploie comme marche nuptiale ou encore au cours des processions de confréries. Tout comme la polyphonie vocale, la musique de danse dépasse toutes les frontières sociologiques : les courtisans, les nobles et les bourgeois jouent et dansent le même répertoire. Seules des particularités locales et régionales apportent des modifications dans la manière de danser.

Une borne interactive

permet d'écouter l'ensemble des instruments présents sur la tapisserie

un atelier pédagogique est proposé aux groupes scolaires

l'initiation à la musique de la Renaissance invite les élèves à devenir tour à tour musiciens, chanteurs et danseurs.



Service des monuments et musées
www.chateau-loches.fr